

AFGHANISTAN III

L'HEREDITE GEO-HISTORIQUE

Alessandro Mantovani 01-10-2021

« *L'Afghanistan est un de ces endroits du monde sur lequel moins les gens en savent, plus ils émettent de jugements sans appel* » (Thomas Barfield, *AFGHANISTAN, A CULTURAL AND POLITICAL HISTORY*, Princeton Oxford, Princeton University Press, 2010, p.274)

« *Peu de conflits ont été autant commentés, autant photographiés et autant étudiés sans que ni le processus décisionnel ni la connaissance n'en soient facilités. A peu d'exception, les études suivent les stratégies politiques pour les confirmer, plutôt que pour les renseigner. En outre, beaucoup d'études sont complaisantes à l'égard de l'intervention occidentale, diabolisant le mouvement taliban, et sont imprégnées de paradigmes obsolètes et parfois simplistes* » (Adam Baczco, *LO STATO E LA GUERRA IN AFGHANISTAN 1978-2012*, Irsem Fact Sheet No. 19, luglio 2012, <http://defense.gouv.fr/irsem>)

Un des effets de vingt ans de présence occidentale en Afghanistan a été de favoriser une pléthore d'études sur un pays dont on ne savait que très peu de choses et sur lequel on en sait encore peu.

Même si la plus grande partie est, comme nous le verrons, viciée par une préjudicielle grille de lecture 'tribaliste' et 'ethniste'¹, les contributions² valables ne manquent –évidemment pas en fonction desquelles j'ai ajusté le tir par rapport à mes évaluations d'il y a quinze ans.³

¹ Par exemple, malgré ses déclarations contraires, dans Thomas Barfield, *AFGHANITAN, A CULTURAL AND POLITICAL HISTORY*, Princeton Oxford Press 2010 (cfr. Au sujet du compte rendu de Jamil Hanifi, <https://journals.openedition.org/samaj/3147>). Le 'malentendu' tribal-ethniste commence dès le premier texte occidental qui se propose d'enquêter sur la société afghane, texte dû à l'attaché britannique à la Cour de Kaboul au début du 19^{ème} siècle, Mountstart Elphinstone (*Account of the Kingdom of Caubul, and Its Dependencies in Persia, Tartary, and India : Comprising a View of Afghan Nation and History of Dootaunee Monarchy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011). Pour un examen des premières 'ethnisations' de l'histoire et de la société afghane, cf. Nivi Manchanda, *The Imperial Sociology of the "Tribe" in Afghanistan*, 2017, <https://doi.org/10.1177/0305829817741267>.

² Les sources spécifiques de mon travail seront indiquées au fur à mesure, mais pour éviter d'alourdir le texte de cet article et de ceux qui vont suivre par de nombreuses notes bibliographiques, j'indique ici mes principales sources à caractère général (en sus de celles indiquées dans mon livre de 2006) :

T.Barfield, op.cit.

Antonio Giustozzi, *Koran, Kalashnikov and laptop : the New Taliban insurgency, 2002-7*, Columbia University Press ; *Empires of mud: war and warlords in Afghanistan*, Columbia University Press, 2009 ; *Decoding the New Taliban, Insights from Afghan Field*, Columbia University Press, 2009 ; *The Taliban at War 2001-2018*, Oxford University Press, 2019.

Gilles Doronsoro, *La révolution afghane*, Paris, Karthala, 2000 ; *Le gouvernement transnational de l'Afghanistan, une si prévisible défaite*, Paris, Karthala, 2021.

Ahmed Rashid, *Taliban, The Power of Militant Islam in Afghanistan and Beyond*, London, I.B. Tauris Co Ltd, 2010

Barnett R. Rubin, *Afghanistan, What everyone needs to Know*, Oxford University Press, 2020

³ Cf. Alessandro Mantovani, *Rivoluzione islamica et rapporti di classe, Aghanistan, Iran, Iraq*, Genova, Graphos, 2006

A partir de la destitution de Daoud en 1978, passant par l'invasion russe, la guerre civile, l'éphémère régime taliban, jusqu'à l'actuelle défaite de l'Occident, l'Afghanistan a vécu une exceptionnelle période de conflits, réformes et contre-réformes, non seulement de destructions, de misère et de mort mais aussi, comme dans toutes les guerres (et les économies de guerre), de grandes transformations, dont l'accroissement de l'exportation de l'opium, sur laquelle on fait tant de bruit, n'est qu'un aspect. Les dimensions essentielles de ces transformations, l'exacerbation de la question foncière, l'explosion de l'urbanisation et l'augmentation de l'émigration seront traitées dans des articles appropriés.

« En regardant l'architecture en briques de boue et les personnes vêtues de façon traditionnelle en Afghanistan, il serait facile d'en conclure que peu de choses ont changé dans le pays depuis des siècles. En réalité, la société afghane a été profondément altérée dans presque tous ses aspects à cause de l'invasion soviétique et de la guerre civile afghane. Avant 1978, il était courant de parler, dans l'Afghanistan rural, avec des hommes qui n'avaient jamais quitté leur province ou leur région, excepté le temps où ils pouvaient avoir servi comme soldats de conscription dans l'armée nationale. Les femmes étaient encore moins sujettes à quitter leurs villages. Mais au fur et à mesure que la guerre soviétique progressait, elle a poussé un grand nombre de personnes à quitter leurs maisons. Trois à cinq millions de personnes ont fui l'Afghanistan pour devenir des réfugiés en Iran et au Pakistan, alors qu'un nombre à peu près égal cherchait la sécurité dans les villes »⁴

Le discours est à plus forte raison valable aujourd'hui. Et pourtant, un examen sommaire de ce qui se publie au fil de l'actualité suffit, même à un non expert comme moi, pour se rendre compte que beaucoup des nouvelles qui circulent ne sont plus actuelles (se référant à un Afghanistan qui n'existe plus), soit sont de simples légendes métropolitaines, soit des falsifications pures et simples.

Pour commencer, il faut savoir quand on parle de l'Afghanistan, et qu'on étale des données, on oublie d'avertir que –à cause tant de la traditionnelle et persistante absence de centralisation de l'Etat et de ramification des institutions, tant du chaos apporté par des décennies de guerre– il n'existe pas de statistiques fiables, à commencer de la population et du phénomène de l'émigration. En effet, les données sur le nombre d'habitants et de réfugiés étaient, ces dernières années, basées sur le montant des aides apportées de l'extérieur, et les estimations qui circulent sont le fruit d'un compromis entre les surévaluations du gouvernement fantoche et des ONG, et les sous-évaluation des gouvernements financeurs, et dans ces cas-là, il n'est pas dit que la vertu soit au milieu⁵.

Les choses ne vont pas mieux pour la description de la situation dans les aires rurales et de l'économie: après plus de 40 ans de catastrophes, les évaluations qui circulent se basent sur des études de zones échantillons dont les résultats sont ensuite généralisés statistiquement.

Tout cela, d'une part, contrairement à ce que l'on voit sur les médias, conduit à une extrême circonspection dans l'analyse, et d'autre part, oblige à fournir un minimum de notions de base et de reconstruction historique, avec toutes les précautions nécessaires. Ceci non certes pour une complète intelligence de l'histoire et de la société afghane, pour laquelle ne suffiraient pas de nombreux volumes, mais dans le but plus modeste d'apporter un encadrement au phénomène particulier taliban, libre de préjugés moralistes et de présumée supériorité occidentale ; pour chercher à démontrer que celui-ci ne correspond pas aux grossières descriptions qui en sont faites, et que –dans le contexte historique et social qui lui appartient– il ne constitue pas un simple phénomène de réaction ou de retour au passé, mais un moment –sans aucun doute contradictoire– du processus accidenté de l'affirmation d'un Etat national. Car c'est de cela qu'il s'agit.

⁴ Barfield, op.cit. p.280

⁵ Dans les années 70 et 90 du vingtième siècle, on attribuait à l'Afghanistan une population de seize millions de personnes, fruit d'un compromis entre les 20 millions annoncés par le gouvernement et les 12 millions de l'ONU. Aujourd'hui, on parle de 38 millions environ, mais ce sont des évaluations tout autant aléatoires, vu l'absence de recensement mis à jour et le nombre élevé d'émigrés et de réfugiés au Pakistan

Éléments de géographie et d'histoire :

« *Quand Allah a fait le reste du monde, il a vu qu'il y avait beaucoup de déchets, des morceaux et des choses qui ne pouvaient aller à aucun autre endroit. Il les a ramassées toutes ensemble et les a jeté sur la terre. C'était l'Afghanistan.* » (Adage afghan)

L'Afghanistan actuel a 653 000 km². Le pays est divisé entre le nord et le sud de la chaîne de l'Hindou Kusch. Le territoire est caractérisé par d'amples zones arides et désertiques, des montagnes escarpées au pied desquelles se situent des vallées luxuriantes. Comme nous le verrons mieux ailleurs, seuls 10-12% du territoire est cultivable, et requiert un dur labeur pour être rendu productif. La majeure partie du territoire est dédiée au pâturage et jusqu'au siècle dernier le nomadisme et l'élevage, surtout de moutons, était la plus grande source de subsistance. Les *kuschi*, les nomades pasteurs, parcouraient des milliers de kilomètres à travers l'Afghanistan, l'Iran et le Pakistan, à la recherche de pâturages.

Sur les pentes méridionales de l'Hindou Kusch se trouve Kaboul, qui dans les dernières décennies, à cause des migrations interne engendrées par les guerres, a eu un accroissement démographique explosif (depuis 2001 la population a triplé), et compte aujourd'hui officiellement (les recensements manquent) environ 4,5 millions d'habitants (les estimations vont de 3,5 à 6 millions)⁶. Les vallées adjacentes sont la région la plus productive du pays d'un point de vue agricole. L'Afghanistan occidental et méridional représente l'extrémité orientale du haut plateau iranien : plat, nu et aride, avec peu de villes et une population peu nombreuse. Une grande partie de cette région est appelée par les afghans '*registan*' (désert). L'exception est la cité oasis d'Herat, qui a été un centre de civilisation pendant plus de 3000 ans. Au nord de l'Hindou Kusch commence la steppe dénudée d'Asie centrale, qui s'étend sur des milliers de km vers le Nord jusqu'à la Sibérie. Dans l'Afghanistan oriental se trouvent des chaînes montagneuses plus petites, peuplées des deux côtés de la frontière avec le Pakistan par les tribus *pachtoun*. Les passages à travers ces montagnes ont donné pendant des siècles aux conquérants l'accès aux plaines indiennes.

Depuis l'antiquité sa position géographique a fait de l'Afghanistan un carrefour stratégique de la plus grande importance entre l'Iran, la mer d'Arabie et l'Inde d'une part, et l'Asie centrale et l'Asie méridionale de l'autre. Le territoire, sans débouché sur la mer, a été le lieu de rencontre et de heurts entre deux grandes vagues de civilisation, celle urbaine et raffinée provenant d'Iran, à l'Ouest, et celle des empires nomades turcs au Nord, en Asie centrale. Pour ces deux influences, qui ont alterné en grandeur et en conquête au cours des siècles, le contrôle de l'Afghanistan était vital tout comme il le fut, à l'époque moderne, pour l'empire britannique d'un côté et l'empire tsariste de l'autre. Quand il ne fut pas soumis à la domination étrangère, le pays a servi de tampon qui maintenait les deux camps séparés, alors que d'autres fois il servait de corridor à travers lequel envahir l'Inde. Ici, à cause des intenses échanges culturels, fleurirent le zoroastrisme, le manichéisme et le bouddhisme. Ce fut à travers l'Afghanistan que les pèlerins et les commerçants qui travaillaient sur l'antique route de la soie portèrent le bouddhisme en Chine et au Japon.

En 329 a.c. Alexandre le Grand conquiert l'Afghanistan et l'Asie centrale en allant vers l'Inde. Les grecs laissèrent derrière eux une civilisation bouddhiste-grecque dans les montagnes de l'Hindou Kusch.

En 654 d.c les armées arabes traversèrent l'Afghanistan pour arriver au fleuve Oxus, aux frontières de l'Asie centrale. Ils portèrent avec eux leur nouvelle religion, qui prêchait l'égalité et la justice, et pénétra rapidement dans la région entière. Sous la dynastie persane des Samanides, qui dura de 874 à

⁶ *Afghanistan, Principaux indicateurs économiques*, European Asylum Support Office, 2020

999 D.C. l'Afghanistan fit partie d'une nouvelle renaissance perse, au centre de laquelle étaient les cités de Boukhara et de Samarkand. La dynastie turque de Ghaznavidi gouverna de 977 à 1381 et conquiert le Pendjab de l'Inde nord-occidentale et une partie de l'Iran oriental.

En 1219, Gengis Khan et ses hordes mongoles traversèrent l'Afghanistan, détruisant des cités comme Balkh et Herat, laissant derrière lui les modernes *hazaras* (azéris), fruits de l'union entre mongols et indigènes. Au cours du siècle suivant Tamerlan créa un nouveau vaste empire à travers la Russie et la Perse. Il prit Herat en 1381 et son fils, Shah Rukh déplaça en 1405 la capitale de l'empire Timuride à Herat. Les *timurides*, un peuple turc, portèrent la culture nomade de l'Asie centrale dans l'orbite de la civilisation persane, établissant à Herat une civilisation raffinée. Cette fusion de la culture centre asiatique et de la civilisation persane fut un héritage important pour le futur de l'Afghanistan.

Au cours des siècles suivants, les tribus afghanes orientales envahirent périodiquement l'Inde, conquérant Delhi et créant de vastes empires indo-afghans. La dynastie afghane Lodhi gouverna Delhi de 1451 à 1526. Un descendant de Tamerlan, Babur, conquiert d'abord Kaboul en 1504, puis Delhi. Il établit la dynastie mongole qui gouvernera l'Inde jusqu'à l'arrivée des anglais. Dans le même temps le pouvoir perse déclinait à l'Ouest et Herat fut conquise par les *ouzbèkes*. Au XVIe siècle l'Afghanistan occidental revint à nouveau sous domination persane sous la dynastie safavide.

Ce sont seulement des indices, mais ils aident à comprendre comment cette série d'invasions et de contre-invasions conduit à une mosaïque complexe, ethnique, culturelle et religieuse, *qui rend toujours la construction de la nation afghane difficile* (nous en parlerons dans un autre article).

Les nomades afghans d'hier sont en partie devenus les commerçants et les conducteurs de camions d'aujourd'hui, cruciaux pour les échanges, y compris la contrebande (et pas seulement de l'opium) avec les pays voisins, suivant des parcours qui trouvent leurs origines à l'aube de l'histoire.

Le mode de production :

Alors que ces immenses empires se faisaient et se défaisaient, quels étaient les rapports de production dominants ? L'agriculture, en Afghanistan, à cause des vastes déserts, est en grande partie, depuis toujours, dépendante de l'irrigation et des travaux hydrauliques de grande extension. Comment y pourvoyait-on ?

Le 'mode de production asiatique' n'a pas uniquement donné vie à des sociétés centralisées, avec des communautés rurales ayant une sphère d'autonomie réduite au minimum, mais aussi à des aires où la présence simultanée d'agriculteurs et d'éleveurs, la nature désertique, la géographie constituée de grands espaces, ainsi que l'histoire, ont fournis les bases d'une société très fragmentée. C'est dans celle-ci que l'élément tribal a pu survivre le plus longtemps et le plus fortement (l'économie dite des oasis). C'est en particulier le cas de l'Asie centrale et de l'Afghanistan.

Marx et Engels connaissaient bien la variété des sociétés hydrauliques. Marx s'est longuement attaché à l'étude du 'mode de production asiatique' et des traces de 'communisme primitif' qui persistaient au sein des communautés villageoises. Bien que nombre d'appréciations sur l'immobilisme et l'égalitarisme au sein des villages de l'Orient aient été atténuées, en particulier dans les pays islamiques, les études portant sur les obstacles posés au développement de la propriété privée par le mode de production asiatique sont toujours d'actualité. En 1953, Engels s'exprimait ainsi dans une lettre à Marx :

« L'absence de propriété foncière est bien la clef de tout l'Orient. C'est là que réside l'histoire politique et religieuse. Quelle est la raison pour laquelle les orientaux n'ont pas réussi à accéder à la propriété foncière, ne serait-ce que féodale ? Je crois que la raison réside surtout dans le climat

et dans l'état des sols, en particulier dans les grandes zones désertiques qui s'étendent du Sahara, en traversant l'Arabie, la Perse, l'Inde et la Tartarie, jusqu'aux haut-plateaux les plus élevés d'Asie. L'irrigation artificielle est alors la première condition de l'agriculture, et c'est la cause de l'existence ou bien de communes, ou de provinces, ou d'un gouvernement central »⁷.

Les formes de propriété de la terre en Asie Centrale font référence à deux systèmes de droits: l'*adat* et la *sharia*, qui possèdent de nombreuses similitudes. La terre était divisée en trois principales catégories : *myulk* (propriété individuelle), *waqf* (propriété des institutions religieuses et caritatives) et *amlyak* (propriété de l'Etat). Pour les deux dernières catégories les terres étaient tout au plus données en usage à des familles de paysans soumis à diverses formes de taxation, des symboliques (qui faisaient paraître le paysan cultivant le terrain comme un propriétaire) à celles qui s'approchaient d'une location de la terre ou de colonat partiaire (métayage). Dans chacun de ces cas la propriété de la terre était limitée par des droits collectifs sur l'eau et les pâtures, et elle se perdait lorsque la communauté partait pour d'autres terrains comme le faisaient les éleveurs de bétail. Une autre limite provenait de l'obligation du travail collectif. Enfin pour les éleveurs de bétail la propriété était celle de la tribu.

« Dans tous les cas, dans le mode de production asiatique, la propriété des moyens de production fondamentaux est inévitablement limitée et conventionnelle. Il n'y a donc pas de véritable propriété de la terre en Asie Centrale »⁸. Même les taxes concernaient les productions et non la terre. Par ailleurs « l'utilisation d'une grande partie de la production sociale dans des buts non productifs était une raison clef de la stagnation de la société asiatique ». « La différenciation des classes [dans cette économie] [...] ne dépasse pas les inégalités de propriété. En principe il n'y avait pas de reconnaissance de la propriété et les relations avec l'extérieur étaient basées sur les origines ethniques ». Ainsi, au sein de l'agriculture irriguée, très spécialisée et donc réservée essentiellement au marché, et également caractérisée par un artisanat sophistiqué, « il n'y a pas eu de développement de groupes sociaux monopolisant les droits de propriété des moyens de production, y compris la terre, bien qu'il y ait eu une stratification considérable de la propriété ». Le même jugement avait été exprimé en son temps par Marx à propos de l'Algérie⁹.

Nombre d'études ont souligné le fait que les travaux hydrauliques (et les travaux publics en général), jusqu'à la Chine et l'Inde, n'impliquaient pas forcément et pas toujours l'intervention du pouvoir central, mais dépendaient souvent d'initiatives coordonnées entre villages¹⁰. L'Afghanistan, avec son merveilleux système d'irrigation souterraine, le *qanat* ou *kariz*¹¹, aujourd'hui en grande partie détruit par des décennies d'invasions étrangères¹², fait partie de cette zone.

C'est dans ce sens que les appréciations en partie fantaisistes mais néanmoins fascinantes du célèbre historien Ibn Khaldoun¹³ de 1337 ont encore quelque chose à nous dire. Il distingue 'civilisation du désert' et 'civilisation sédentaire', entre la 'pureté' et le relatif égalitarisme des communautés tribales nomades basés sur les liens de sang, et la 'mollesse' des villes plus stratifiées. La première, basée

⁷ MEO, XXXIX, p.273.

⁸ Serguej Petrovic Polyakov, *Modern Soviet Central Asia Countryside : Traditional Forms of Property in a Quasi Industrial System*, in Vitaly Naumkin (sous la direction de), *State, Religion and Society in Central Asia*, London, Ithaca Press, 1993, p. 134.

⁹ R.Galissot et G. Badia (sous la direction de), *Marxisme et Algérie / textes de Marx-Engels*, Paris, Editions 10/18, 1976.

¹⁰ Pour une mise au point du débat, voir le chapitre III du livre de Gianni Sofri, *Il modo di produzione asiatico. Storia di una controversia marxista*, Torino, Einaudi, 1969.

¹¹ Paul Ward, *The Origin and Spread of Qanats in the Old World*, Proceedings of the American Philosophical Society, vol. 112, n°3 (jun. 21, 1968), pp. 170-181, <http://www.jstor.org/stable/986162>

¹² Goes, B.J.M, Parajuli, U.N., Haq, M. et al, *Karez (qanat) irrigation in the Helmand River Basin, Afghanistan : a vanishing indigenous legacy*, Hydrogeol J 25, 269-286 (2017), <https://doi.org/10.1007/s10040-016-1490-z>

¹³ Ibn Khaldoun, *Discours sur l'histoire universelle, Al-muqaddima*, Actes Sud, 2000.

essentiellement sur une économie de subsistance ou sur le trafic caravanier, fait obstacle au développement de classes sociales différenciées, et, lorsqu'elle autorise l'accumulation de richesses (comme dans le cas du commerce) celles-ci reviennent en principe au clan dans son entier et ne sont pas accumulées mais consommées pour une politique portant sur le clientélisme, le prestige ou l'hospitalité, pour les dotes des épouses et pour les mariages destinés à renforcer les liens tribaux ou inter-tribaux¹⁴.

Dans cette situation, où la chefferie est en large mesure basée sur des qualités morales comme le courage, la sagesse et l'honneur, celle-ci se consolide difficilement. En théorie chaque homme ou plutôt chaque groupe, peut aspirer à la direction, et peu sont ceux qui acceptent indéfiniment une position de subordonné. Ce qui favorise compétition et rivalité. En *pachto*, la langue *pachtoun*, cette rivalité entre cousin agnats (issus de la même ascendance masculine) a une appellation propre : *tarburwali*¹⁵.

Sur la base de ce qui précède le fait que l'ethnie pachtoun, dominante en Afghanistan, soit souvent décrite comme la plus grande société tribale au monde, possède une signification pour le marxisme. Ce jugement, vu sous une forme souvent déformée afin de présenter une version exotique du pays, a le mérite de rappeler la permanence d'importants résidus précapitalistes à ceux qui voient le système capitaliste dominant toute la planète et donc jugent les conflits de classe de pays très arriérés comme l'Afghanistan suivant une optique occidentale déformée (un exemple de la vision pleine de préjugés est la manière centro-occidentale absurde d'affronter –de façon sommaire– le problème des femmes afghanes, causant d'immenses dommages aux femmes afghanes que l'on voudrait régenter, un problème que l'on abordera dans une autre occasion).

*« Le système tribal ne développe généralement pas un pouvoir politique institutionnalisé pouvant tolérer que les capacités individuelles des chefs puissent varier [...]. L'idéal d'égalité des pachtouns se base sur le système tribal. L'idée est que tous les pachtouns naissent égaux et sont descendants d'un ancêtre commun. Les différences économiques et sociales, qui existent à l'évidence, ne sont données ni par la nature ni par la naissance mais sont obtenues individuellement. Elles sont menacées et ouvertes à des changements à tout moment »*¹⁶

La force que conservent les rapports tribaux en Afghanistan nous indique que la formation des classes sociales modernes est loin d'être un fait accompli, et que les forces religieuses, sociales et politiques qui se développent doivent être analysées dans ce cadre d'arriération. Mais plus de quarante années de réformes et de contre-réformes, de guerres civiles et d'invasions étrangères, ont fait éclater cette situation et, mêmes si elles ont empêché de la dépasser, en ont déterminé la décadence.

Bien qu'elle constitue un aspect important de la réalité afghane, la vision tribaliste est cependant à son tour une simplification médiatique et en outre une approche facile de la politique impérialiste qui, sous le prétexte de la défense des spécificités culturelles et religieuses, est comme toujours bien contente de diviser pour régner. Nous développerons cette question dans le prochain article.

¹⁴ Cette distinction entre sociétés nomades égalitaires et villes socialement stratifiées ne signifie pas que toutes les sociétés sédentaires sont stratifiées et que les sociétés nomades sont égalitaires. La distinction – que Khaldoun ne saisit pas parfaitement – est en fait réalisée entre économie de subsistance et économie permettant la création de surplus. Par exemple les Pachtouns orientaux sont sédentaires, encore relativement peu différenciés à cause de la pauvreté de l'économie, et plus liés aux coutumes tribales que nombre de pachtouns nomades qui, grâce à l'élevage et au commerce, ont pu accumuler des richesses.

¹⁵ Barfield, op. cit., p. 59.

¹⁶ Bernt Glatzer, *The Pashtoun Tribal System*, Chapitre 10, dans G. Pfeffer & D.K. Behera (eds.) : *Concept of tribal Society (Contemporary Society : Tribal Studies, Vol. 5)*. New Dehli : Concept Publishers, 2002, pp. 265-282.